



**QUEEN'S
UNIVERSITY
BELFAST**

Faire parler les morts. Sur Jan Karski et la controverse Lanzmann-Haenel

Braganca, M. (2015). Faire parler les morts. Sur Jan Karski et la controverse Lanzmann-Haenel. *Modern & Contemporary France*, 23(1), 35-46. <https://doi.org/10.1080/09639489.2014.969213>

Published in:
Modern & Contemporary France

Document Version:
Peer reviewed version

Queen's University Belfast - Research Portal:
[Link to publication record in Queen's University Belfast Research Portal](#)

Publisher rights

This is an Accepted Manuscript of an article published by Taylor & Francis in Modern and Contemporary France in 2014, available online:
<http://www.tandfonline.com/10.1080/09639489.2014.969213>

General rights

Copyright for the publications made accessible via the Queen's University Belfast Research Portal is retained by the author(s) and / or other copyright owners and it is a condition of accessing these publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

Take down policy

The Research Portal is Queen's institutional repository that provides access to Queen's research output. Every effort has been made to ensure that content in the Research Portal does not infringe any person's rights, or applicable UK laws. If you discover content in the Research Portal that you believe breaches copyright or violates any law, please contact openaccess@qub.ac.uk.

Faire parler les morts: sur Jan Karski et la controverse Lanzmann-Haenel

Selon la base de données FRAME,¹ plus de 500 romans prenant pour cadre la Seconde Guerre mondiale ont été publiés en France entre 1945 et 2010, faisant de cette guerre l'événement historique le plus populaire chez les romanciers mais aussi chez les critiques et chez leurs lecteurs si l'on en juge par le nombre de romans qui ont été primés et/ou qui sont devenus des best-sellers depuis 1945.² C'est donc peu dire que la Seconde Guerre mondiale a inspiré de nombreux romanciers français. Pourtant, paradoxalement peut-être puisque la Seconde Guerre mondiale fut une guerre hautement idéologique, peu d'entre eux se sont attirés les foudres des critiques et notamment des historiens. Outre *Jan Karski* (2009) de Yannick Haenel sur lequel le présent article portera en grande partie, seuls deux romans ont été au centre de vives polémiques: *Le Dernier des Justes* (Goncourt 1959) d'André Schwartz-Bart, bien que les polémiques qu'il souleva furent d'abord littéraires,³ ainsi que le plus récent *Les Bienveillantes* (Goncourt 2006) de Jonathan Littell, le seul véritable scandale romanesque lié à la Seconde Guerre mondiale selon Pierre Nora (Littell et Nora 2007). Littell fut notamment accusé de se complaire dans l'horreur, dans le morbide, la déviance sexuelle et la perversion. On lui reprocha aussi l'invraisemblance de son personnage principal, un ancien SS jugé trop subtil, trop modéré, ce qui aurait pour effet de déréaliser la Shoah, trahissant par là même le devoir de mémoire et le respect dû aux morts. Les critiques les plus virulentes sont sans doute venues de l'historien Edouard Husson qui coécrivit notamment avec le philosophe Michel Terestchenko un essai entièrement consacré aux *Bienveillantes* intitulé *Les Complaisantes* (2007) et dans lequel ils appelaient à boycotter le roman, ni plus ni moins.⁴ Qu'un roman à la première personne faisant parler un ancien

bourreau SS puisse choquer est *a priori* beaucoup plus compréhensible qu'un roman faisant parler un homme que tous regardent comme un héros,⁵ comme le fit Yannick Haenel dans *Jan Karski*. Ce roman eut pourtant une trajectoire similaire à celui de Littell. D'abord majoritairement loué par la critique, des voix discordantes s'élèvent bientôt, et notamment celle du critique et cinéaste Claude Lanzmann.

Cet article ne revient pas sur l'ensemble de la polémique soulevée par *Jan Karski*.⁶ Il porte d'abord sur les critiques initiales de l'historienne Annette Wieviorka mais surtout de Claude Lanzmann et montre que celles-ci ne sont pas exemptes d'ambiguïté, à cause notamment d'une utilisation lâche de certains termes clefs (vérité, fiction ou même histoire) au cœur de cette polémique. Puis, en comparant la transcription complète de l'entretien que Karski eut avec Lanzmann en 1978,⁷ il montre ensuite comment le nouveau documentaire de Lanzmann, *Le Rapport Karski* (2010b), construit en fait un témoignage sur lequel s'accorderaient la plupart des historiens mais qui est en porte-à-faux avec la parole subjective du témoin Karski. Enfin, il se conclut par un regret, celui que la polémique lancée par Claude Lanzmann n'ait pas permis d'aller au-delà de la question de la non-intervention militaire des Alliés.

Janvier 2010, *mensis horribilis*: Yannick Haenel sous le régime de la fausseté

Rompant avec les critiques souvent très positives sinon dithyrambiques qu'avait reçues le roman *Jan Karski*, un article de Claude Lanzmann, publié dans *Marianne* à la fin du mois de janvier 2010 dans la rubrique 'Idées pour la vérité', place d'emblée Yannick Haenel dans le camp des faussaires, sinon des fossoyeurs de la vérité. Son titre, sur une demi-page, clame que *Jan Karski* de Yannick Haenel est un 'faux roman', faisant écho au titre d'un article de l'historienne Annette Wieviorka intitulé 'faux témoignage' publié quelques semaines

auparavant dans le magazine grand public *L'Histoire*. Ces deux voix concentrèrent presque exclusivement leurs critiques sur le troisième et dernier chapitre du roman de Haenel, le seul revendiqué par son auteur comme fictionnel.⁸ Dans ce dernier chapitre, Karski se remémore, plus de 50 ans après (donc vers le milieu des années 1990), comment il avait alerté les Alliés du génocide des Juifs pendant la guerre. Ce faisant, les Alliés deviennent pour lui – le Karski fictionnel – les complices des nazis puisqu'ils n'ont rien fait pour empêcher l'extermination des Juifs d'Europe.

Toutes les citations qu'Annette Wieviorka fait du texte de Haenel portent sur la complicité des Alliés, et notamment des Américains.⁹ Cela montre bien combien cette idée lui est insupportable, tout comme les conclusions 'naturelles' qui en découlent pour le Karski fictionnel pour qui le procès de Nuremberg n'est qu'une falsification, un mensonge destiné à couvrir ce qui devient dans ses pensées 'le plus grand crime commis en commun' (Haenel 2009, 17, repris par Wieviorka 2010, 31). En outre, si l'historienne passe rapidement sur le fait que Haenel gomme toute l'admiration que Karski avait pour Roosevelt – un point central pour Lanzmann, comme nous le verrons –, elle insiste en revanche sur l'antisémitisme des Polonais qui se trouve minoré dans *Jan Karski* selon elle, Wieviorka rappelant à ses lecteurs le massacre de Kielce commis par des Polonais *après* la fin de la guerre, en 1946. La nature de ce magazine grand public, *L'Histoire*, ne lui permettait sans doute pas de donner les clefs d'un débat historiographique complexe et toujours en cours¹⁰ qui, de plus, l'aurait éloignée de ce qui est au cœur de son article, la falsification du témoignage de Karski par Haenel: 'l'écrivain [Haenel] ne témoigne d'aucun respect pour le témoin [Karski] dont il détourne le témoignage pour y substituer un certain nombre de "vérités" qui sont les siennes dans une totale désinvolture à l'égard de l'histoire' (Wieviorka 2010, 30). Cette citation articule bien la pensée de l'historienne et est intéressante pour au moins deux raisons. D'abord, elle exclut la possibilité que Haenel soit mal informé et qu'il ait écrit des contre-vérités par erreur: elle

postule l'intentionnalité, dans la logique du titre de son article, 'faux témoignage'.¹¹ Ensuite, l'historienne ne mentionne pas que toutes ces 'vérités' figurent dans le troisième chapitre, ouvertement revendiqué par son auteur comme fictionnel dans ce texte hybride: 'Le chapitre 3 est une fiction', écrit Haenel dans son avant-propos. Cette précision n'est pas sans importance puisqu'il devient difficile de parler de vérité et donc de faux témoignage *stricto sensu* dès lors que l'on parle de fiction.¹² Mais était-il possible de se lancer dans de telles explications et de tels débats en à peine deux pages?

Le texte de Claude Lanzmann, sorti quelques semaines après celui d'Annette Wieviorka, est bien plus long et bien plus polémique. Haenel s'y voit d'abord accusé d'être un piètre écrivain, sans imagination et même un parasite puisque son 'roman' – les guillemets sont de Lanzmann – reprend de larges extraits de ce que Karski dit dans *Shoah* (1985) ou écrivit dans *Story of a Secret State* (1944).¹³ Passons sur ces jugements stylistiques et ces attaques personnelles pour en venir aux critiques majeures que lui adresse Lanzmann et qui dans une large mesure reprennent celles de l'historienne Wieviorka. Comme chez cette dernière, ses critiques portent principalement sur le dernier chapitre du texte de Haenel qui, selon Lanzmann, est 'une falsification de l'histoire' (Lanzmann 2010a, 82 et 84). Dans cet article, Lanzmann s'insurge contre l'idée que les Alliés ont laissé faire les nazis. Il évoque notamment l'inefficacité d'éventuels bombardements des voies ferrées, une possibilité évoquée par Yannick Haenel dans son roman, en soulignant que cela n'aurait pas changé grand-chose – la majorité des historiens s'accordent aujourd'hui sur ce point¹⁴ – et il met en garde ses lecteurs contre 'l'illusion rétrospective' (2010a, 86) et même le 'moralisme rétrospectif' (2010a, 87) que les Juifs d'Europe auraient pu être sauvés une fois la guerre enclenchée. Surtout, Lanzmann révèle également que, en 1978, il avait interrogé Karski sur sa rencontre avec Roosevelt et il explique pourquoi il avait coupé cette séquence lors du montage de *Shoah* (1985), limitant l'apparition de Karski à une quarantaine de

minutes alors que le tournage avec ce dernier avait duré huit heures. D'une part, explique-t-il, il décida de centrer son film sur la destruction des Juifs d'Europe, sur 'la radicalité de la mort et de l'inéluctable' (Lanzmann 2010a, 84). D'autre part, il voulait aussi protéger Karski contre lui-même: Lanzmann explique en effet que, en abordant sa rencontre avec Roosevelt, Karski 'semblait se renfrogner de fierté' et 'devenait mondain, théâtral, parfois cabotin et cela contredisait le tragique qu'il incarnait jusque-là' (2010a, 84).¹⁵ Lanzmann livre aussi la teneur de l'entretien que Karski eut avec Roosevelt en 1943: le messager polonais ne s'était pas heurté à un mur, comme le dit Haenel dans le troisième chapitre de son texte, mais, au contraire, avait pu s'entretenir avec le président pendant plus d'une heure, ce dernier se montrant attentif, posant de nombreuses questions, et, écrit Lanzmann, 'loin d'être sourd au sort des juifs [Roosevelt] organisa à son intention [Karski] une série de rencontres avec de hauts responsables religieux et politiques' (2010a, 85) et notamment avec le juge à la Cour suprême des États-Unis, Felix Frankfurter, de confession juive. Enfin, Lanzmann conclut son article par une annonce théâtrale (2010a, 87): 'Mais laissons-là Haenel. Place à Jan Karski qui rétablira lui-même la vérité dans un film intitulé *Le Rapport Karski* qui sera diffusé en mars prochain sur la chaîne Arte et dont on pourra lire le texte intégral dans le n°657 de la revue *Les Temps modernes*.' Haenel est balayé: il est savamment écarté de Karski par la syntaxe et notamment la ponctuation de Lanzmann, par un point que ce dernier espère final. Karski, interviewé en 1978, mort en l'an 2000, va donc rétablir la vérité en 2010 dans *un* film et non *mon* film, écrit Lanzmann, s'effaçant ainsi derrière Karski pour mieux souligner le caractère objectif du documentaire à venir. Cette question de la vérité est à la fois centrale et ambiguë chez Lanzmann. Car de quelle vérité parle-t-il? Son texte étant avant tout une mise au point factuelle, pense-t-il à 'la vérité historique'?¹⁶ Sans doute pense-t-il plus précisément à la rencontre entre Karski et Roosevelt, mais peut-on clamer vouloir rétablir la vérité à l'aide d'un seul témoignage recueilli 35 ans après les événements décrits?

Cette ambiguïté n'est évidemment pas levée par le titre de son article qui accuse Yannick Haenel d'avoir écrit un 'faux roman': or qu'est-ce qu'un faux ou même un vrai roman?¹⁷

Lanzmann, *Le Rapport Karski* (mars 2010) et la vérité du témoin

Le Rapport Karski apporte en quelque sorte la preuve par l'image de toute l'admiration que Karski éprouvait pour Roosevelt en 1943, contrairement à ce qu'imagine Haenel dans le troisième chapitre de son texte. De plus, Karski y affirme également que sa rencontre avec Roosevelt précéda nombre de rencontres ultérieures avec de hauts responsables politiques et religieux (dont le juge à la Cour suprême Felix Frankfurter), ce que Lanzmann interprète comme étant une preuve manifeste de toute l'attention que Roosevelt aurait donnée au témoignage de Karski. Si tout ceci va dans le sens de ce qu'affirmait Lanzmann dans *Marianne* en janvier 2010, une comparaison du *Rapport Karski* avec la transcription complète de l'entretien que Karski eut avec Lanzmann en 1978 et disponible au musée du Mémorial de l'Holocauste des États-Unis montre que le montage de Claude Lanzmann modifie considérablement la teneur des propos de Karski. Par souci de clarté, nous insisterons sur trois points, trois formes de coupures qu'opéra Lanzmann lors du montage de ce nouveau documentaire.

Il n'est plus besoin de démontrer que l'*incipit* et l'*explicit* sont deux points hautement 'stratégiques' qui influencent fortement la réception de tout texte ou film.¹⁸ Or, la manière dont *Le Rapport Karski* s'ouvre et se conclut oriente fortement les propos de Karski. Son début, d'abord, donne l'impression que ce nouveau documentaire se place dans la continuité directe de *Shoah*. Les premiers mots du *Rapport Karski* sont en effet parmi les derniers que prononce Karski dans *Shoah*: 'but I reported what I saw'. Les mots '*Jan Karski* dans *Shoah*'

apparaissent alors à l'écran, renforçant encore l'impression que Karski reprend ici son témoignage où Lanzmann l'avait interrompu. Or, prononcés à la fin de *Shoah*, ces mots pouvaient donner l'impression que les gouvernements des nations alliées n'avaient pas cherché à aider les Juifs – comme le dit le Karski de Haenel, d'ailleurs – puisque ceux-ci ont été largement exterminés malgré le fait que Karski avait réussi à faire son rapport. Au contraire, placés en ouverture du *Rapport Karski*, ils obligent le spectateur à repenser *Shoah* comme un film incomplet qui ne prend tout son sens qu'avec ce nouveau documentaire. La manière dont Claude Lanzmann conclut *Le Rapport Karski* induit également une lecture qui ne reflète pas exactement la tonalité des propos de Karski en 1978. En effet, dans la séquence finale du nouveau documentaire, Karski affirme qu'il était vraisemblablement impossible de saisir ce que pouvait être la Shoah depuis Washington, car la situation était sans précédent et que le cerveau humain ne peut tout simplement pas imaginer l'imaginable. Les derniers mots que prononce Karski dans *Le Rapport Karski* nous invitent donc à conclure que les Alliés ne sont pas intervenus parce qu'ils ne pouvaient pas vraiment savoir. Or, cette lecture – largement partagée par la communauté scientifique aujourd'hui¹⁹ – n'est rendue possible que parce que Lanzmann coupe la dernière partie de ce que lui dit Karski en 1978 dont les derniers mots – reproduits ci-dessous tels qu'ils apparaissent dans la transcription – donnent une tonalité bien plus critique et négative à l'ensemble de ses propos:

Claude Lanzmann (CL): They knew everything?

Karski (K): Public opinion knew at the time. Evidently the Governments knew. Evidently very important intellectuals knew. Many of them did try to do their best with, however, the final result that Hitler won his war.

CL: In spite of this.

K: Yes. The Jews were left to perish.

(Karski tourne les pages du livre [son livre *Story of a Secret State* publié en 1944?] sans commentaire)

K: The public opinion, as well as the Governments, of the Allies nations cannot say that they did not know. (fin) (Lanzmann 1978, 72-73)

De plus, la transcription de l'entretien de 1978 montre également que Karski parle au préalable de ses nombreuses interventions publiques aux États-Unis et de leurs innombrables comptes rendus publiés dans la presse de l'époque. Or, aucun de ces passages qui suggèrent ou affirment que les Juifs ont été abandonnés n'apparaissent dans *Le Rapport Karski*.

D'autres passages de la transcription qui soulignent davantage encore le scepticisme sinon le cynisme de Karski au sujet de la non-intervention des Alliés ne figurent pas dans *Le Rapport Karski*. Dans une phrase coupée au montage, Karski dit notamment:

Even at that time I had suspicions, having met some of these leaders – and whomever I met, I speak only about Government leaders, they were the most important people in the United States and in Great Britain – sometimes I could not avoid the suspicion that altogether they saw me as a matter of courtesy. (Lanzmann 1978, 52)

'Even at that time' montre bien que les suspicions de Karski ne sont pas récentes et qu'elles ont résistées au temps. De fait, même la figure de Roosevelt est écornée lors de cet entretien, et ce malgré l'évidente admiration que Karski ressent toujours pour lui. Quand Lanzmann l'interroge sur les effets concrets de son entretien avec Roosevelt, Karski semble dédouaner le Président des États-Unis et même les gouvernements alliés dans ce nouveau documentaire puisqu'il répond: 'Perhaps he wanted, expected others to do, perhaps they did do things. None of the Allied leaders, on the level on which I met them, would tell me what he was going to do [sic]'. Or, Lanzmann coupe les deux phrases qui suivent immédiatement ce passage et qui sont beaucoup plus critiques à l'encontre de Roosevelt: 'Perhaps, if I want to be sceptical or cynical, perhaps he [Roosevelt] passed the buck. Perhaps it was an act of

courtesy towards the Polish ambassador: I am doing something within your man's mission' (Lanzmann 1978, 59). Si Karski est clairement plein d'admiration pour Roosevelt comme le montre le documentaire, cette admiration n'efface pas certaines suspicions quant à ses intentions réelles.

Enfin, il faut noter que, contrairement à ce qui ressort de la transcription, le doute ne transparaît jamais chez Karski dans le documentaire de Lanzmann. Tout ce qu'il dit est d'une très grande précision. Or, la lecture de la transcription de l'entretien complet montre bien que Karski n'est pas un magnétophone capable de se remémorer avec exactitude ce qu'il a vu ou entendu 35 ans auparavant. Il affirme plusieurs fois ne pas se souvenir et ne pas vouloir être imprécis dans son témoignage. Quand, par exemple, pressé par Lanzmann qui lui demande quelles furent les réactions des autorités catholiques (dans un extrait qui n'apparaît ni dans *Shoah* ni dans *Le Rapport Karski*), Karski dit notamment: 'Here again I want to be precise. 35 years have passed. What was the particular comment of any one of them on the subject – did they answer "horrible", did they answer. I don't remember. You understand my problem, I don't want to lie; you know, I don't want to be imprecise' (Lanzmann 1978, 66). Plus tard, quand Lanzmann lui demande quelle fut la réaction du rabbin Wise, Karski exprime à nouveau ses doutes quant à sa mémoire: 'Frankly, I don't remember' (Lanzmann 1978, 66). Sur un autre sujet, à la page suivante de la transcription, Karski répond encore: 'Again, on particular points I don't remember' (Lanzmann 1978, 67). Et, à propos du britannique Richard Law, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, il exprime longuement son impression générale sans pouvoir être plus précis et en se demandant s'il n'est pas injuste à son égard: 'I think that he was more disinterested than others. In this particular part of my mission, but I do not remember any particular points. Somehow it stands in my mind. I may be unfair. You realise, I met dozens and dozens of people 35 years ago, I know I should not...' (Lanzmann 1978, 66). La phrase reste en suspens, mais elle

montre bien que Karski se méfie de sa mémoire. Et le contraire serait à vrai dire pour le moins surprenant puisque les événements qu'ils se remémorent s'étaient déroulés 35 ans auparavant.²⁰ Or, ces doutes ne transparaissent pas dans *Le Rapport Karski*, dans lequel le témoin semble avoir une mémoire sans faille, ressemblant peu ou prou à la 'machine' capable de tout enregistrer qu'il affirmait être quand il était un messager de la Résistance polonaise pendant la guerre.

Prises séparément, chacune de ces coupures ne fait que 'modérer' ou 'moduler' le sens des propos de Karski, comme l'écrit Rémy Besson (2011). Prises ensembles, elles modifient considérablement la tonalité et le témoignage de Karski. Et c'est là le grand paradoxe de Lanzmann qui ne réussit à rétablir 'la vérité historique' (voir notre note 16) qu'en déformant la parole du seul témoin sur lequel il s'appuie.

Écrire la Shoah après *Shoah*: problèmes et perspectives

Yannick Haenel, fortement influencé par *Shoah* de Claude Lanzmann (et notamment par Karski tel qu'il y apparaît), place l'extermination des Juifs au centre des préoccupations ou de l'indifférence de tous dans son roman. Or, comme le dit Karski à de nombreuses reprises (y compris dans *Le Rapport Karski*), il était d'abord préoccupé par le sort de la Pologne pendant la guerre et non par l'extermination des Juifs. C'est pourtant sur ce dernier aspect qu'Haenel choisit d'exercer sa liberté créatrice. En cela, ce roman reflète parfaitement le régime mémoriel dominant de la Seconde Guerre mondiale en France et, au-delà, en Europe de l'Ouest qui place désormais la Shoah en son centre.²¹

Les critiques principales de Claude Lanzmann, nous l'avons vu, ne portaient d'ailleurs pas sur ce point mais sur la complicité entre les Alliés et les nazis dans

l'extermination des Juifs, une pensée qui obsède Karski dans le troisième chapitre de Haenel, le seul revendiqué comme fictionnel. Haenel ne pouvait évidemment pas savoir que l'événement qu'il imagine dans ce qu'il appelle une 'fiction intuitive' (Dambre 2013) était documenté par Lanzmann lui-même. Hélas, la 'leçon d'histoire' de Lanzmann ne repose que sur un habile montage puisqu'il ne retient dans son documentaire que les propos de Karski qui vont dans le sens de la 'vérité historique'. Les positions de Haenel et de Lanzmann s'opposent donc dans leur contenu mais se rapprochent étrangement dans leur rapport à la parole de Karski puisque le premier, Haenel, fait parler Karski en inventant des pensées qu'il aurait pu avoir, alors que le second, Lanzmann, le fait parler en retranchant des mots qu'il eut réellement. Si bien que l'on pourrait reprendre une partie des critiques qu'Annette Wieviorka formule à l'encontre de Haenel et dire que Lanzmann 'ne témoigne d'aucun respect pour le témoin dont il détourne le témoignage' (Wieviorka 2010, 30).

Surtout, Claude Lanzmann élude une question essentielle: si intervenir *militairement* pour sauver les Juifs d'Europe était très difficile pour les Alliés une fois la guerre engagée, pourquoi ne sont-ils pas intervenus *symboliquement* en dénonçant publiquement et sans ambiguïté le massacre en cours de millions de Juifs? Il n'y a pas une raison unique, bien évidemment, et il faudrait invoquer pêle-mêle: la volonté de ne pas faire le jeu des nazis en donnant l'impression que l'on se battait d'abord pour les Juifs (ce qui aurait pu réactiver des relents antisémites ici ou là parmi les Alliés); la méfiance vis-à-vis de ce qui ressemblait à du bourrage de crâne; la difficulté à distinguer les atrocités militaires des massacres systématiques et planifiés; la volonté de se concentrer sur les objectifs qui hâteraient la victoire finale qui libèrerait le monde entier du nazisme (c'est bien sûr le sens du fameux slogan 'rescue through victory'); mais surtout, comme le dirent Karski et d'autres, l'impossibilité de croire à l'incroyable. Raymond Aron, qui rejoint Londres dès juin 1940, est souvent cité par les historiens pour illustrer cette impossibilité psychique de concevoir

l'inconcevable. C'est d'ailleurs par une citation de Raymond Aron qu'Annette Wieviorka conclut sa mise au point: 'Les chambres à gaz, l'assassinat industriel d'êtres humains, non, je [Raymond Aron] l'avoue, je ne les ai pas imaginés, et parce que je ne pouvais pas les imaginer, je ne les ai pas sus' (Wieviorka 2010, 31). En se focalisant sur la question de la non-intervention militaire, Claude Lanzmann se concentre sur ce qu'Annette Wieviorka qualifiait à raison de 'question écran' dans *Auschwitz, 60 ans après* (2005, 224). À raison, car la question qui continue d'hanter notre présent est moins celle de la non-intervention militaire des Alliés que celle de la non-dénonciation ferme, publique et sans ambiguïté du génocide des Juifs par les nazis *pendant* la guerre et non *a posteriori*. Les chances de sauvetage des Juifs d'Europe étaient limitées une fois la guerre engagée, certes. Reste que, comme le dit l'historien François Bédarida, 'faute d'une affirmation symbolique à l'époque, au plus profond de la détresse, un débat moral continue aujourd'hui d'agiter les esprits' (1992, 60). Une leçon d'histoire sur ce point aurait été des plus utiles.

Conclusion

Le détournement du témoignage de Karski par Lanzmann est patent. Ceci n'est à vrai dire pas nouveau puisque dès la sortie de *Shoah* (1985), Karski, dans un article paru initialement en polonais en 1985 et en français dans *Esprit* l'année suivante, affirmait ne pas avoir retrouvé dans ce documentaire la teneur du long entretien qu'il avait eu avec Lanzmann en 1978. Si les premiers paragraphes de cet article étaient élogieux, Karski y soulignait surtout les limites de *Shoah* et affirmait notamment que 'l'essentiel de [s]on intervention n'était pas là':

[*Shoah*] donne l'impression que les juifs ont été abandonnés par l'humanité entière [...]. Cela est inexact [...] Les juifs ont été abandonnés par les gouvernements, [...] pas [...] par l'humanité. [...] Dans une interview de huit heures je n'ai revu à l'écran qu'un extrait de quarante minutes environ. [...] Pour ma part, l'essentiel de mon intervention n'était pas là mais dans le fait que j'avais réussi à passer à l'Ouest et à rendre compte [...] de la détresse des juifs et de leurs demandes pressantes de secours. Cela prouve que les alliés qui seuls avaient les moyens de venir en aide aux juifs les ont abandonnés à leur sort. [...] L'insertion de ce témoignage ainsi que l'évocation, si sommaire fût-elle, de ceux qui tentèrent d'aider les juifs aurait placé l'holocauste dans une perspective historique plus appropriée. Les gouvernements des nations soit menaient l'extermination des juifs, soit, quand ils ne collaboraient pas, y sont restés indifférents. [...] *Shoah* [...] appelle un autre film, aussi puissant et aussi vrai, qui montrerait cet aspect oublié de l'holocauste. [...] Non pas pour nier ce que révèle *Shoah*, mais pour le compléter.' (Karski 1986, 112-114)²²

La vérité des témoins est forcément subjective et fluctuante et Karski n'est nullement une exception sur ce point.²³ Le respect de leur parole passe par l'étude de ces fluctuations, erreurs ou contradictions, et non par leur mise à l'écart. Le risque majeur serait ici de nourrir les thèses négationnistes, ce qui serait sans aucun doute possible à l'exact opposé des intentions de Lanzmann. Au contraire, il nous semble que confronter ces contradictions est peut-être le meilleur moyen de ne pas réifier la parole de ceux qui ne sont plus, de ne pas la transformer en tombeau et de faire en sorte que le dialogue continue ou s'établisse par-delà les témoins et les générations. Malgré tous ses défauts et toutes ses erreurs factuelles, le texte de Haenel aura au moins permis cela.

Références

‘L’histoire saisie par la fiction’. 2011. *Le Débat* 165.

‘Savoirs de la littérature’. 2010. *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2.

Bédarida, François. 1992. *Le Nazisme et le Génocide*. Paris: Pocket ‘Agora’.

Besson, Rémy. 2011. ‘*Le Rapport Karski*. Une voix qui résonne comme une source’, *Études photographiques* 27, <http://etudesphotographiques.revues.org/3178> (consulté le 2 mars 2014).

Biasi, Pierre-Marc de. 1990. ‘Les Points stratégiques du texte’. Dans *Le Grand Atlas des littératures*, 26-27. Paris: Encyclopaedia Universalis France.

Breitman, Richard, et Allan J. Lichtman. 2013. *FDR and the Jews*. Cambridge, Massachusetts: The Belknap Press of Harvard University Press.

Dambre, Marc. 2013. ‘Entretien avec Yannick Haenel. Précisions sur *Jan Karski*’. Dans *Mémoires occupées. Fictions françaises et Seconde Guerre mondiale*, édité par Marc Dambre, 233-242. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.

Droit, Emmanuel. 2007. ‘Le Goulag contre la Shoah’, *Vingtième Siècle* 94: 101-120.

FRAME - FRAnce roMan guErre. http://www.frame.leeds.ac.uk/database/search_works_results.php (base de données consultée le 6 mars 2014).

Godard, Henri. 2001. ‘La crise de la fiction. Chroniques, roman-autobiographie, autofiction’. Dans *L’Éclatement des genres au XXe siècle*, édité par Marc Dambre et Monique Gosselin-Noat, 81-91. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.

Golsan, Richard J. 2013. ‘L’ “affaire *Jan Karski*”: réflexions sur un scandale littéraire et historique’. Dans *Mémoires occupées. Fictions françaises et Seconde Guerre mondiale*, édité par Marc Dambre, 183-190. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle.

Haenel, Yannick. 2009. *Jan Karski*. Paris: Gallimard.

Haenel, Yannick. 2010. 'Le recours à la fiction n'est pas seulement un droit, il est nécessaire'. *Le Monde*, 25 janvier.

Husson, Edouard et Michel Terestchenko. 2007. *Les Complaisantes*. Paris: François-Xavier De Guibert.

Karski, Jan. 1944. *Story of a Secret State*. Cambridge: Massachusetts.

Karski, Jan. 1986. 'Shoah', *Esprit* (février): 112-114.

Kaufmann, Francine. 2002. 'Les enjeux de la polémique autour du premier *best-seller* français de la littérature de la Shoah.' *Revue d'Histoire de la Shoah* 176: 68-96.

Lanzmann, Claude. 1978. Transcription de l'entretien avec Jan Karski. United States Holocaust Memorial Museum, <http://www.ushmm.org/> (consultée le 1^{er} mars 2014).

Lanzmann, Claude. 1985. *Shoah* [film].

Lanzmann, Claude. 2010a. 'Jan Karski, un faux roman'. *Marianne*, 23-29 janvier: 82-87.

Lanzmann, Claude. 2010b. *Le Rapport Karski* [film].

Levi, Primo. 1989. *Les Naufragés et les Rescapés : quarante ans après Auschwitz*. Paris : Gallimard.

Littell, Jonathan et Pierre Nora. 2007. 'Conversation sur l'histoire et le roman.' *Le Débat* 144: 25-44.

Littell, Jonathan. 2006. *Les Bienveillantes*. Paris: Gallimard.

Lyon-Caen, Judith et Dinah Ribard. 2010. *L'Historien et la littérature*. Paris: La Découverte.

Silberklang, David. Vidéo non datée. 'The Auschwitz Bombing Controversy in Context', <http://www.yadvashem.org> (visionnée le 13 mars 2014).

Solchany, Jean. 2007. 'Les Bienveillantes ou l'histoire à l'épreuve de la fiction.' *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 54 (3): 159-178.

Wieviorka, Annette. 2005. *Auschwitz, 60 ans après*. Paris: Robert Laffont.

Wieviorka, Annette. 2010. 'Faux témoignage', *L'Histoire* 349: 30-31.

Zuckerman, Laurence. 2013. 'FDR's Jewish Problem', *The Nation*, 5-12 août.

¹ FRAME est l'acronyme (libre) de 'FRAnce roMan guErre', une base de données coordonnée par Margaret Atack et Christopher Lloyd et disponible à l'adresse suivante: <http://www.frame.leeds.ac.uk/database/> (consultée le 12 mars 2014).

² Ce chiffre, impressionnant, est du reste très certainement bien en-dessous de la réalité puisque la base de données recense principalement les romans publiés par les grandes maisons d'édition.

³ Si certains insistent sur des erreurs d'interprétation des traditions juives (oubliant qu'il s'agissait là d'un roman), la polémique se nourrit surtout des accusations – non fondées – de plagiat. Sur ce point, voir Francine Kaufmann (2002).

⁴ Selon eux, le relativisme de ce roman brouillait et mettait en danger les valeurs démocratiques réaffirmées avec force après la guerre. Le danger du roman de Littell était d'en appeler d'autres, encore plus extrêmes, encore plus relativistes. Edouard Husson et Michel Terestchenko avaient même ces quelques phrases assez étonnantes: 'Dans quelques années, nous nous retrouverons face à une réhabilitation totale du nazisme, couverte par un éditeur honorable et des jurys respectables, sous prétexte de ne pas mettre en cause le culte rendu à l'œuvre de Sade. La boucle sera bouclée, puisque Sade a été le premier à penser quelque chose qui, plus tard, s'appellera le national-socialisme. Ce dernier sera rendu acceptable et les valeurs sur lesquelles sont fondées nos démocraties seront un peu plus bafouées' (Husson et Terestchenko 2007, 54-55). Les deux auteurs faisaient en quelque sorte un double procès et à Sade et à Littell: ils reprochaient *rétrospectivement* à Sade d'avoir inventé le nazisme, et à Littell, *prospectivement*, d'encourager d'autres œuvres encore plus extrêmes. Parmi les nombreuses études qui ont été consacrées au 'phénomène Littell', signalons l'article très mesuré de Jean Solchany (2007) qui nous rappelle notamment que la violence du texte de Littell vient d'abord des événements eux-mêmes et que nombre d'études historiques sur les mêmes sujets ne sont pas moins violentes à lire.

⁵ Rappelons que Karski était un courrier de la Résistance polonaise pendant la guerre, chargé de porter des messages à son gouvernement en exil à Londres. Il fut aussi envoyé aux États-Unis où il rencontra le président Roosevelt en juillet 1943. L'essentiel de ses messages, aux États-Unis comme ailleurs, concernaient d'abord la Pologne mais il ne manqua pas d'évoquer le sort des Juifs, marqué par ses visites du ghetto de Varsovie et par celle d'un camp de transit (vraisemblablement Izbica et non Belzec comme il le crut pendant longtemps). Il vécut aux États-Unis après la guerre où il devint professeur de relations internationales à Georgetown, Washington. Son passé de résistant ne fut révélé au grand public qu'en 1985, lors de la sortie de *Shoah* de Claude Lanzmann, dans lequel il apparaît une quarantaine de minutes, vers la fin de ce très long film de plus de 9 heures.

⁶ Cela a été très bien fait par d'autres critiques et notamment par Richard J. Golsan (2013).

⁷ Il se peut que l'entretien ait eu lieu en 1979, même si l'année 1978 est plus souvent avancée et par Karski et par Lanzmann.

⁸ Le premier chapitre du roman de Yannick Haenel est un résumé de ce que Karski dit dans le film *Shoah* (1985) de Lanzmann, et le second est un résumé de ce que Karski écrit dans *Story of a Secret State* (1944) à propos de ses visites du ghetto de Varsovie et de celle d'un camp de transit en Pologne.

⁹ Elle cite notamment les extraits suivants: 'C'est en connaissance de cause qu'ils [les Américains] n'ont pas cherché à arrêter l'extermination des Juifs d'Europe. Peut-être, à leurs yeux, ne fallait-il pas qu'on puisse l'arrêter; peut-être ne fallait-il pas que les Juifs d'Europe puissent être sauvés'; 'Roosevelt voulait surtout éviter de se salir'; 'Chaque fois qu'un collaborateur de Roosevelt ou Churchill se demandait quoi faire des Juifs, il se posait la même question que Hitler – il se posait une question hitlérienne' (Wieviorka 2010).

¹⁰ Sur la polémique concernant le président Roosevelt et le non-sauvetage des Juifs d'Europe, voir par exemple l'article récent de Laurence Zuckerman, 'FDR's Jewish Problem', *The Nation* (5-12 août 2013), <http://www.thenation.com/issue/august-5-12-2013#axzz2elQ6iAAW> (consulté le 12 mars 2014). Pour une mise au point mesurée, voir Breitman et Lichtman (2013).

¹¹ Rappelons qu'un faux témoignage est un délit grave, passible d'une peine d'emprisonnement de cinq ans en France.

¹² Sur le dialogue ou débat entre histoire et fiction, voir notamment 'L'histoire saisie par la fiction' (2011), 'Savoirs de la littérature' (2010) et Lyon-Caen et Ribard (2010).

¹³ 'Certains appellent "hommage" ce parasitage du travail d'un autre. Le mot de plagiat conviendrait aussi bien.' (Lanzmann 2010a, 83).

¹⁴ Pour une rapide mise au point, voir, par exemple, la vidéo de David Silberklang (non datée). Nous y reviendrons dans la dernière partie de cet article.

¹⁵ Ce deuxième argument est quelque peu surprenant dans la mesure où, dans un même souffle, Lanzmann reproche précisément à Haenel d'avoir fait un portrait 'tristement linéaire' de Karski (Lanzmann 2010a, 84).

¹⁶ L'histoire est bien sûr un chantier permanent, elle est toujours à réécrire, à affiner et le concept de 'vérité historique' est évidemment problématique, surtout précédé d'un article défini singulier.

¹⁷ Le roman est souvent décrit comme ‘un genre sans règles’, voire comme un ‘non-genre’. Il est en tout cas en constante évolution – ‘perpétuellement en crise’ selon Henri Godard (2001, 81) – et sa définition ne va certainement pas de soi. Rappelons d’ailleurs que *Jan Karski* est un texte hybride. Voir la mise au point de Yannick Haenel dans Marc Dambre (2013).

¹⁸ Voir, par exemple, Pierre-Marc de Biasi (1990).

¹⁹ Citons par exemple François Bédarida pour qui la non-intervention des Alliés s’explique en grande partie par leur ‘incapacité à imaginer la perversité exterminatrice d’un système de tuerie industriel et planifié’ (1992, 59). Ce facteur, important, n’est évidemment pas le seul. Nous y reviendrons dans la dernière partie de cet article.

²⁰ Et Karski a évidemment raison de se méfier de sa mémoire. Pour s’en convaincre, il suffit de lire ses différents écrits et entretiens qui contiennent nombre de contradictions, y compris sur Roosevelt ou sur Frankfurter sur lesquels insiste particulièrement Lanzmann qui ne prend pourtant en compte que son entretien de 1978. À titre d’exemple, c’est Roosevelt qui prend l’initiative d’aborder le sort des Juifs dans *Story of a Secret State* (1944), ce qui contredit ce que Karski dit à Lanzmann en 1978. Ce livre suggère d’ailleurs que son entretien avec Roosevelt fut le dernier d’une série d’entretiens avec de hauts responsables américains, ce qui contredit encore ce que Karski déclara à Lanzmann en 1978. Sur la fiabilité du témoin Karski, voir notamment Richard J. Golsan (2013).

²¹ L’historien de la mémoire Pierre Nora loua *Les Bienveillantes* lors de sa sortie largement parce que ce roman replaçait la Shoah dans un contexte historique plus large. Dans une conversation avec Littell, il dit notamment: ‘il me semble qu’un des effets du livre au niveau de la mémoire collective est d’avoir replacé le phénomène de l’extermination à l’intérieur du phénomène beaucoup plus général de la guerre. Alors que, au moins en France, on avait jusqu’à présent plutôt “déhistorisé” la Shoah, vous avez rendu présent à la conscience publique le fait que la Shoah était inscrite dans le processus de la guerre, qui la dépasse de beaucoup et qui, en ce sens, déplace le centre de gravité de l’extermination pure, Auschwitz, à l’ensemble de la guerre’ (Littell et Nora 2007, 36-37). Du reste, il est intéressant de noter que c’est sur l’extermination des Juifs d’Europe que se sont focalisées les critiques des *Bienveillantes*, y compris les critiques universitaires, alors que ce roman aborde bien d’autres aspects de la Seconde Guerre mondiale, notamment en Europe de l’Est, avec la bataille de Stalingrad et la chute de Berlin. Comme le dit Jean Solchany (2007, 165), ‘plus encore qu’un livre sur la Shoah, *Les Bienveillantes* est la restitution d’un parcours individuel.’ Pour un rapide aperçu de la place de la Shoah en Europe, voir l’article d’Emmanuel Droit (2007).

²² Notons d’ailleurs que Lanzmann ne fait jamais référence à cet article contrairement à Yannick Haenel qui le cite notamment dans sa riposte à Lanzmann publiée dans *Le Monde* du 25 janvier 2010. Regrettons toutefois qu’il en change le titre pour donner plus de poids à ses propos: l’article de Karski est simplement intitulé ‘Shoah’ et non ‘Shoah, une vision biaisée de l’Holocauste’, comme l’a écrit Haenel. Voir Yannick Haenel (2010).

²³ Nombre de témoins exprimèrent des doutes similaires quant à l’effet du temps sur la fiabilité de leur mémoire. Ces doutes sont par exemple très présents dans *Les Naufragés et les Rescapés: quarante ans après Auschwitz* (1989) de Primo Levi. Voir aussi la note 20 du présent article.